

PAUL VERCHÈRES

Le meurtre de Panar



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-028

Le meurtre de Panar

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 561 : version 1.0

Le meurtre de Panar

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

La chaleur était étouffante, écrasante, pesante, oppressante... elle avait du corps et de la matière. Elle tombait comme du plomb fondu, et on aurait pu la prendre et la pétrir entre ses doigts.

Il était midi, et tout dormait.

C'était la siesta, l'heure de feu où l'on dort parce que c'est le seul moyen de ne pas mourir de chaleur.

Le garçon de l'hôtel avait dit à Guy Verchères...

– Siesta, señor. Muy bien, mucha buena...
Very good for health, bon, bon !

Cela, c'était il y a un mois, quand Guy était arrivé. Il avait vite compris ce que le mucha buena voulait dire.

Et comme les autres, comme tout le monde, il dormait lui aussi maintenant, de onze heures à

deux heures, laissant le temps au soleil de cuver sa force un peu.

Guy Verchères était en vacances.

Vacances de quoi ? Repos de quelles fatigues ?

Difficile à dire. Guy ne travaillait pas par habitude, et préférait la douce farniente, la sieste, les petites marches pas trop rapides, la consommation sirotée en paix sur la terrasse d'un café à toute autre vie.

Probable que vacances pour lui signifiait tout simplement un changement de lieux et de gens, un déménagement vers d'autres traditions, d'autres coutumes, d'autres façons de prendre les tramways et de payer son écot.

Quoi qu'il en soit, Guy Verchères était arrivé à Panama un mois plus tôt, décidé à se reposer, à prendre la vie aisée, à ne pas se fatiguer, quoi qu'il arrive.

Il prit une suite à l'hôtel Grande, sur la Calle Flores, et ne bougea pas plus qu'il ne lui fallut pour des jours et des jours.

Le garçon proposé au registre suggéra :

– Il y a une belle plage à Santa Pilar, à vingt milles d'ici. Toute la société y est. L'eau est bleue et le sable doré... Pourquoi n'y allez-vous pas ?

Mais Guy Verchères secoua la tête.

– Il me faudrait remuer, bouger, faire des valises, voyager encore ? Non. Non et non, définitivement non...

Et il s'enfonça dans un fauteuil, amorphe et heureux comme un coq perché.

Le lobby de l'hôtel était une immense salle décorée de marbre, à grosses colonnes montant les trois étages du rez-de-chaussée.

D'immenses fenêtres jetaient dans le lobby une lumière crue, pesante, qui mettait du blanc partout, et faisait ressortir le noir métallique des cheveux des señoritas.

Des femmes sans chapeau, jambes nues et vêtues au minimum requis par la lois du pays, passaient et repassaient.

Guy Verchères les regardait.

De temps à autre, l'une passait, et Guy la remarquait plus que les autres.

Mais il retombait sur son fauteuil, content de savoir que s'il le désirait, il pouvait rester exactement où il était sans bouger. Qu'il n'était pas du tout obligé, fouetté par l'air vif et enneigé du Canada, de courir après ce jupon.

Et il souriait béatement, humant la fumée de son havane.

Des palmes, ornant le pied de chaque colonne de marbre, oscillaient lentement sous la poussée de vent créée par d'énormes éventails tournant au plafond.

Aujourd'hui, c'est la sieste, et tout dort.

Le lobby est désert.

Même les commis dorment sur des lits pliants derrière les comptoirs et dans les encoignures.

Un porteur dort dans un fauteuil.

Guy Verchères, lui, dormait dans sa chambre.

Étendu, nu, sur son lit, il dormait bouche ouverte et mains sur le ventre, pendant qu'un

éventail lui jetait une bonne brise froide sur les pieds.

De temps en temps, dans la grande chambre assombrie par des stores vénitiens à demi-fermés, la voix de Guy murmurait en rêve des mots indistincts...

Il dormait et il rêvait.

Et un sourire se jouait sur ses lèvres entrouvertes.

II

La ville était paisible et dormait aussi.

C'était la ville morte, la pesanteur sans vie, la chaleur qui enserme un pays.

Guy Verchères, dans sa chambre du huitième étage, dormait toujours.

Et tout à coup...

Un coup de feu claqua dans l'air.

Un coup de feu qui gifla le sommeil de Verchères.

Il sauta droit debout, toutes ses énergies soudain décuplées par l'aventure proche.

Un autre coup de feu retentit, et cette fois, Guy sut que ce coup de feu avait été tiré dans l'hôtel même, dans une chambre de l'étage... au bout du corridor du huitième.

La détonation éclata, et un écho vint s'asséner jusqu'à la porte de la chambre de Guy,

Il sauta dans ses pantalons, oublia les autres vêtements, ouvrit la porte d'un coup sec, et courut dans la direction d'où était venu le son.

Mais au bout du corridor, rien.

Pas un bruit et pas une plainte.

Rien ne bouge, rien qui vit.

La sieste.

– Voyons, se dit Guy Verchères, je n'ai pas rêvé.

Des portes s'ouvraient, des pensionnaires de l'hôtel sortaient sur le pas des portes.

Cela prouvait que Guy n'avait pas rêvé.

Une femme s'avança, pâle, nerveuse.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Guy la détailla.

Elle s'était habillée hâtivement.

Et elle aussi avait oublié pas mal de vêtements.

De plus elle était belle et jeune...

– Je ne sais pas, madame. Je ne sais pas. J'ai

entendu deux coups de feu, j'ai couru ici... Mais il n'y a rien...

Au bout du corridor, il y avait quatre portes, deux par deux se faisant face.

Ces portes restaient obstinément fermées.

Guy, debout sur le tapis épais, restait indécis.

Une quinzaine de pensionnaires, réveillés par les coups de feu, entouraient l'Arsène Lupin canadien-français,

On ne savait pas quoi dire ou faire.

Le gérant de l'hôtel, deux ou trois commis et les porteurs arrivaient à la course. On avait perçu les coups de feu, et on venait s'informer de ce qui se passait.

Et toujours les quatre portes restaient fermées.

Le gérant, un français émigré, se précipita vers Guy.

– Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Nous avons entendu des coups de feu !

Guy fit oui de la tête.

– C'était des coups de feu, nul doute là-dessus.

– D'où venaient-ils ?

– Je ne sais pas au juste. D'ici, de ce bout-ci du corridor.

– Mais vous ne savez pas de quelle chambre ?

Le corridor finissait en cul-de-sac. Au bout, c'était une fenêtre, avec une lampe rouge au-dessus, marquée EXIT.

En toutes langues on sait ce que ça veut dire.

Le gérant courut à la fenêtre, essaya le battant.

Mais il était verrouillé par en dedans.

– Personne n'est entré ou sorti par ici, dit-il.

Guy Verchères regardait les quatre portes toujours fermées.

Il marcha vers l'une d'elle, en disant au gérant.

– Je voudrais bien savoir pourquoi, puisque tout le monde de l'étage est sorti voir ce qui se passait, personne n'est sorti de ces quatre chambres, personne n'a même entrouvert une porte pour regarder la cause de tout ce bruit.

Le gérant sourit malicieusement.

– C'est peut-être parce que ces quatre chambres sont inoccupées ?

Guy secoua la tête.

– Inoccupées ? Avec la cohue de touristes que vous avez ? Vous n'êtes pas sérieux ?

– Certainement que je suis sérieux.

– Personne ne les habite ?

– L'une d'entre elle sert de chambre à débarras pour l'étage. L'autre de lingerie. Nous manquions d'espace. Les deux dernières sont une suite, louée, mais inoccupées.

– Inoccupées ?...

– Oui. Une jeune veuve de Mexico City, qui vient ici pour les eaux, chaque hiver. Elle arrivera dans un mois environ.

– Elle garde la suite à l'année ?

– Non. Elle loue la chambre un mois d'avance. Nous avons reçu son télégramme avant-hier. Elle loue ainsi pour être sûre d'avoir sa place quand elle arrive. Comme elle ne sait jamais quand elle arrivera, elle préfère la dépense additionnelle à un

refus...

– Bon.

– Vous voyez donc que les portes sont fermées pour de bonnes raisons.

– Oui...

Guy était pensif...

Il releva la tête.

– Dites-moi, monsieur le gérant, cette jeune veuve, comment se nomme-t-elle.

Le gérant eut un sourire narquois.

– Ça vous intéresse ?

– Oh, non, pas du tout. Je veux simplement savoir son nom..

– Paquita Rios. Señora Paquita Rios y Peron.

– Bon. Et lorsque vous confirmez la location de sa chambre, est-ce que vous lui envoyez une clé ?

– Non. Elle arrive et prend la clé ici.

– Bon.

Guy resta songeur de nouveau.

Puis il marcha vers la porte indiquée par le gérant comme étant celle de la suite de Paquita Rios.

Guy se souvenait que la veille au soir, il avait vu une très jolie jeune femme, vêtue de noir, entrer en regardant autour d'elle, comme pour vérifier si on ne la voyait pas, dans cette même suite supposée être louée.

Pour l'instant, il ne confia pas cet événement au gérant.

Il marcha vers la porte, s'empara de la poignée, et tourna.

La porte s'ouvrit.

Guy eut un petit sourire triomphal, et se retourna vers le gérant.

Celui-ci fit un geste vague.

– Je ne comprends pas ça. Nos portes sont toujours verrouillées !

Et il suivit Guy.

Guy était entré dans la chambre. Non sans une espèce d'appréhension qui le tenait à la gorge.

Les stores étaient fermés, et les fenêtres seulement entrouvertes.

L'air était pesant et moite dans la grande suite.

Et on n'y voyait que des ombres indistinctes.

Guy chercha de la main sur le mur, et trouva le bouton de l'électricité.

Il déclencha le courant et une lumière crue inonda la pièce.

Il ne vit rien, immédiatement.

Ses yeux durent s'apercevoir de l'état général de la pièce avant de découvrir quelque chose d'anormal.

Puis il le vit.

Il le vit, il faut croire, en même temps que tous les gens massés dans l'embrasure de la porte, tous les gens sortis dans le corridor, et qui avaient suivi attentivement le colloque entre Guy Verchères et le gérant de l'hôtel.

Fallait le croire, car de la bouche du gérant, de la bouche de tous ces gens, de la bouche de Guy Verchères fusa une exclamation de grande

surprise.

Et on voulut forcer l'entrer, courir voir ce que c'était.

Mais Guy recouvra son sang-froid.

– Reculez, reculez, n'entrez pas. Il ne faut toucher à rien ici...

Le gérant aida Guy.

– N'entrez pas, écoutez monsieur. N'entrez pas... Il faut appeler la police.

Une femme, avec cette curiosité morbide caractéristique des femmes, réussit à entrer, vit le spectacle, et s'évanouit.

Guy se pencha, et traîna la curieuse vers la porte.

– Amenez-la, voyez-y... Reculez un peu, il faut fermer la porte. Et ne touchez pas à la poignée. Il peut y avoir des empreintes digitales précieuses.

Pouce par pouce, la foule recula.

On ne voulait pas s'en aller. On voulait voir. C'était dégoûtant, mais on voulait voir.

Sur le tapis de la chambre, près du lit, gisait un cadavre.

Une balle avait fracassé la tête, et la cervelle coulait sur le plancher.

Une autre balle avait frappé au cœur, car sur la chemise blanche s'élargissait une grande tache rouge.

C'était le corps d'un homme assez jeune, approchant de la quarantaine, portant un pantalon pâle et une chemise blanche.

Il avait été tiré d'en face, probablement, car il était tombé sur le côté. Comme s'il avait frappé le plancher de front, puis avait tenté de se retourner sur le dos avant de mourir.

Il était difficile de distinguer les traits, à cause du sang qui lui inondait le visage.

Le gérant s'agenouilla sur le plancher, et tenta de distinguer les traits du mort.

Mais il secoua la tête d'un air infructueux.

Il n'avait pas réussi à le reconnaître.

– Ça ne vous dit rien ? demanda Guy

Verchères.

– Non. Je ne le connais pas.

– Et c'est bien la chambre de la señora Perron ?

– Oui.

Guy se passa un doigt sur la lèvre inférieure.

Il ne dit pas, encore une fois, qu'il avait vu entrer une jeune femme dans cette suite, la veille. Il préféra se taire.

Quelque chose n'allait pas dans cette affaire. Évidemment, le gérant pouvait être pris dans la confiance de Guy Verchères.

Mais celui-ci préféra jouer le jeu solitaire. C'était son habitude, et invariablement, c'était plus payant.

Savait-il seulement ce qui pouvait être retiré de tout le fracas ?

Guy Verchères marcha lentement vers la porte.

– Écoutez, vous allez téléphoner à la police, évidemment. Pour ma part, j'en ai assez vu pour

le moment. Je vais à ma chambre. La police me trouvera là s'ils ont besoin de ma déposition.

– Entendu. Merci, monsieur Verchères.

– De rien.

Guy sortit et marcha posément vers sa chambre.

La foule avait grossi dans le corridor.

Des gens des autres étages, entendant le remue-ménage, étaient venus voir la grande aventure de la semaine.

On interrogea Guy.

On l'importuna, mais il se dégagea sans répondre.

On vit bien qu'il n'y avait rien à tirer de lui, alors on le laissa tranquille.

Et il put regagner sa suite.

III

La police vint.

Une douzaine de policiers affairés, brusques, aux voix perçantes, qui « organisèrent » les lieux du crime.

Guy, qui regardait agir ces policiers sud-américains, alors qu'on l'avait ramené à la chambre fatale pour donner sa version de la découverte, ne pouvait s'empêcher de sourire.

On courait beaucoup en rond, à Panama.

Les policiers de Cristobal donnaient tous les signes d'une grande efficacité.

Mais ça finissait là.

Pour autant qu'on tournait, qu'on parlait, qu'on donnait tous les signes extérieurs de la meilleure technique policière, on n'avancait pas à grand-chose.

C'était à mourir de rire.

Le directeur de l'escouade, surtout.

Un assez jeune homme, très mince et très élégant dans son uniforme chamarré de galon, médaillé et multicolore.

Là-bas, il semble que même les détectives sont en uniforme.

Un instant, Guy Verchères se demanda de quelle utilité pouvait être un détective vêtu d'une façon assez voyante pour qu'on le voie venir à vingt coins de rue.

Mais il se dit qu'après tout, c'était de leurs affaires...

Et il alluma une cigarette, pour occuper ses doigts pendant qu'il s'amusait à voir les policiers n'arriver à rien.

Au bout d'une demi-heure, Guy Verchères se hasarda à se promener un peu dans la chambre.

On ne faisait pas attention à lui.

Il examina le cadavre et les alentours de l'endroit où le corps reposait sur le plancher.

Un petit papier froissé attira son attention.

Il le ramassa et le mit dans sa poche.

Puis il s'approcha du lieutenant en charge de l'escouade.

– Senor, avez-vous encore besoin de moi ?...

Le policier regarda Guy Verchères d'un air soucieux.

– Je ne sais pas... Votre histoire me semble assez fantastique. Vous entendez des coups de feu, vous vous précipitez ici...

Guy écrasa sa cigarette dans un cendrier tout proche...

– En quoi est-elle fantastique ?

– Je ne sais pas, mais je crois que...

– Un instant, interrompit Guy Verchères, un instant. Vous avez un meurtrier à découvrir, coûte que coûte. Tout moyen doit vous être bon. Mais je vous préviens. J'ai dix témoins qui m'ont vu sortir de ma chambre et venir jusque devant cette porte, à peu près cinq secondes après le deuxième coup de feu. Ces témoins sont tous ici, sur l'étage. Ce sont tous des gens respectables, des touristes possédant une réputation dans leur

ville et village respectifs. Si vous m'arrêtez, ou si vous ne cessez pas ces insinuations plus ou moins baroques, je signe un affidavit devant mon consul, avec une dizaine de noms importants de ces témoins pour me corroborer. Arrêtez-moi ensuite, et voyez comment expliquer vos actions à vos supérieurs... Surtout aux politiciens...

Le lieutenant devint pâle.

– Je ne veux pas dire que vous êtes coupable.

Verchères aussi était pâle, mais c'était de colère.

– Je connais vos méthodes ici. Elles tendent au résultat, quels que soient les moyens. Je vous conseille de ne pas les employer... Vous êtes mieux de chercher ailleurs...

Il tourna la poignée de la porte.

– Vous êtes-vous demandé où était passé le criminel ?

Le lieutenant eut l'air très affairé tout à coup.

– Excusez-moi, monsieur Verchères, mais je dois continuer mes recherches dans la chambre.

Guy sourit.

– Vous changez de sujet. Ça ferait votre affaire de trouver un criminel tout cuit, maintenant que vous avez un gros problème à résoudre. Mais je vous assure que si vous trouvez moyen de deviner comment le criminel a pu s'évader d'une chambre comme celle-ci, au huitième, dans un espace de cinq secondes entre le coup de feu et la sortie des gens dans le corridor, vous aurez la solution de votre crime...

ET PAS AVANT.

Le lieutenant regardait Guy d'un air vague.

– Je vous remercie, monsieur Verchères, mais je crois que je vais m'occuper de cette enquête moi-même...

– Soit, à votre goût...

Il sortit.

Cette fois, des policiers gardaient les issues du corridor, et hors ces sentinelles, aucun curieux ne vint rendre la vie dure à Guy Verchères.

Il regagna sa chambre.

Et rendu là, il sortit un crayon et du papier, et

il y jeta des notes.

« Qui est la femme vue hier soir entrant dans cette chambre ? »

« Où est passé le criminel ? Huit étages, pas d'escalier de sauvetage... »

« Pourquoi le gérant n'a-t-il pas pensé de lui-même à ouvrir la porte de la suite ? »

« Pourquoi y avait-il un intervalle de vingt secondes au moins entre les deux coups de feu ? Tous deux auraient dû être tirés coup sur coup... On ne tire pas un homme à terre... »

« Depuis combien de temps la victime était-elle morte ? »

Guy se creusa l'esprit pour se souvenir avec le plus de précision possible de la chambre où gisait le cadavre.

Luxueusement meublée. Même mieux que les autres suites...

Guy sentait qu'un détail lui hantait le derrière de l'esprit.

C'était bête, mais il ne pouvait y mettre plus

de précision...

Il ne pouvait trouver ce détail, l'identifier.

Quelque chose clochait.

Quelque chose manquait...

Quand il était retourné dans la chambre, pour donner sa déposition, ce détail n'y était pas.

Il y avait quelque chose de changé...

Mais quoi ?

– Quoi ? se dit-il, quoi ?...

Et il se plissait le front.

Puis il haussa les épaules, fit sonner la monnaie dans sa poche, puis marcha rapidement vers la porte.

Il sortit dans le corridor, et se hâta vers les ascenseurs.

Mais un policier lui barra la route.

Il la barra avec un flot d'espagnol qui laissa Guy Verchères absolument démonté.

– Écoute, dit Guy, écoute, frère... Moi, j'ai pris des leçons de ta langue de madame Del Vayo, à

Montréal, mais si tu me la parles à cent milles à l'heure, je suis dans le noir, je ne te comprends pas et tu ne seras pas content si je passe outre à tes ordres... Répètes ça, et en douce, vieux frère, en douce...

Il avait dit ça en riant, et le policier, ne comprenant pas le français, restait bouche bée.

Verchères répéta en espagnol.

– Que yo dico, amigo ?

Le policier répéta, plus lentement, ce qu'il avait dit précédemment.

– Les ascenseurs n'arrêtent pas au huitième pour le moment. Prenez les escaliers. Ce sont les ordres du lieutenant Ortega.

Verchères obéit.

Il descendit les escaliers.

C'était une longue descente.

Mais il en vint à bout. C'était moins dur que monter.

Les escaliers descendaient dans une cage emmurée.

Mais au mezzanine, l'escalier quittait cette cage, et descendait en deux membres, l'un parallèle au mur, avec un palier au-dessus du bureau de registre de l'hôtel, et du standard téléphonique.

Puis la deuxième rampe contournait le bureau, et descendait majestueusement jusqu'au lobby.

Sur le palier, Guy Verchères s'arrêta un instant, cigarette entre les doigts, pour regarder, de haut, la fébrile activité de l'immense lobby, maintenant fourmillant de monde après la sieste.

Il s'accouda sur le garde-fou.

Un bruit derrière lui et plus haut, sur la première rampe, ne le fit pas sursauter.

C'était le bruit tout naturel de quelqu'un qui descendait l'escalier.

Les marches étaient de marbre, et les talons de celui qui descendait martelaient la pierre.

Puis le bruit se précipita, devint une chute.

Guy Verchères n'eut pas le temps de se retourner.

Un bolide le frappa par derrière, et le garde-fou, en fer forgé dont les boulons devaient être rouillés, céda.

Ce fut la chute.

Le moment horrible où l'on se voit précipité, impuissant, vers un sort fatal.

La chute vers le grand comptoir de métal, vingt pieds plus bas, les classeurs en acier, le standard téléphonique en chêne foncé..

Guy tomba, tomba, entraîné par la gravité.

Il essaya de se souvenir, dans les trois secondes que dura la chute, de tous les principes étudiés sur l'art de bien tomber...

Mais le geste fut instinctif, et il n'eut pas à s'en souvenir...

Il tomba, comme il se doit, en se repliant et en sautant dès qu'il eut un point d'appui, et il roula comme une boule...

Miraculeusement, Guy Verchères se releva .

Sans une cassure, sain et sauf, sans même une égratignure...

La chute avait eu pour seul résultat de le secouer un peu...

Celui qui l'avait frappé était moins chanceux.

Il gisait par terre, la jambe à un angle grotesque.

Une très mauvaise fracture...

Le sang sur le plancher indiquait une fracture ouverte.

Guy vit que la victime était un policier.

Il se demanda un instant si celui-ci n'avait pas pour mission de le suivre...

Et il sourit du stupide entêtement des policiers de la république de Panama, s'acharnant à soupçonner quelqu'un même en dehors de toute logique.

Mais c'était bien là une des caractéristiques de l'entêtement latin.

Il se secoua.

Quinze personnes étaient autour de lui, s'activant à savoir s'il était blessé, s'il souffrait, s'il ne valait pas mieux faire venir le médecin.

Le policier recevait moins de considérations...

– Politique d'hôtel, se dit Guy Verchères. Le client passe avant le passant.

Mais il assura que rien ne clochait, que la chute n'avait pas eu de conséquences fâcheuses, que tout allait bien, de ne pas s'inquiéter, qu'il n'était aucunement blessé, que c'était un accident, qu'il comprenait ça, etc.

Le gérant arrivait.

– Monsieur Verchères, quel dommage. Je descends d'en haut, je vois l'escalier brisé, je regarde et je vois que vous avez eu cet impardonnable accident. Soyez sûr que nous verrons à vous dédommager... Et en attendant je vais donner des ordres pour que votre chambre ne coûte rien d'ici votre départ...

Et il se dirigea vers le carde où étaient classées les cartes indiquant le louage de chaque chambre.

Guy Verchères le suivit.

Mais voyant s'approcher Guy, le gérant tenta de revenir sur ses pas... d'éloigner Guy de cette filière.

– Attendez-moi là, monsieur Verchères, je suis à vous dans un instant... Je vous en prie...

Mais il était trop tard.

Guy était rendu devant le cardex.

Et tout à fait par hasard, sans qu'il y ait eu mouvement concerté, ou réfléchi, il jeta les yeux sur la filière et vit une carte dont les écritures n'étaient que trop claires...

« SEÑORA PAQUITA RIOS Y PERON. »

Et la carte était classifiée sous le titre de :
« PENSIONNAIRES PERMANENTS. »

Guy ne fit pas mine qu'il avait vu la carte.

Il s'éloigna du cardex, suivi du gérant qui semblait soulagé.

Pourquoi le gérant de cet hôtel avait-il déclaré que la señora Rios ne venait qu'une fois l'an, quand elle était une pensionnaire en permanence ?

Guy se brossa la manche, et partit, avec le gérant, en direction du bar.

On lui offrait une consommation, et il ne la

refusait pas.

Il lui tardait d'étudier un peu plus avant cet homme étrange, qui mentait avec tant de désinvolture, et sans raisons bien apparentes.

IV

Dans le bar, peu de gens buvaient, à cette heure de la journée.

Le gérant choisit une table à l'écart, près d'une lampe torchère.

Guy Verchères était content du choix du gérant, car il désirait lui parler... et le faire parler surtout.

Il s'assit et commanda un scotch avec un chaser de bière.

Le gérant s'épongeait le front.

– Je m'appelle Clément Dorbin, monsieur Verchères. Je ne crois pas m'être identifié nommément, n'est-ce pas ? Vous me connaissiez comme gérant...

– C'est vrai.

– Voilà, les présentations sont faites, dit-il en riant. Et maintenant, causons un peu de cette

affaire.

Guy s'adossa plus confortablement.

– Causions de cette affaire. J'ai bien des idées dans la tête et ça me tracasse.

Le gérant s'épongeait toujours le front.

– Dites, monsieur Dorbin, demanda Guy, comment il se fait que cet homme a pu s'introduire dans la chambre fermée à clé ?

Dorbin se plissa le front.

– Je ne sais franchement pas. Il y a évidemment peu de difficulté pour un homme d'expérience, à s'introduire dans une chambre fermée. C'est un truc qui s'apprend.

Guy eut un petit sourire du coin de la lèvre.

Il connaissait ce truc probablement beaucoup mieux que Clément Dorbin.

– En effet. Et cette Señora Rios, elle vient tous les ans, ici ?

– Oui.

– Pour les eaux, vous m'avez dit ?

– Oui. Il y a une source sulfureuse non loin de la ville, et elle y vient chaque année, prétendant qu'elle en retire de grands bénéfices.

– Elle est jeune ?

– Oui.

– Jolie ?

– Oui.

– Riche ?

– Oui. Elle a hérité de sept millions à la mort de son mari.

– De quoi est-il mort ?

– Une chute. Il a tombé au bas d'un escalier, chez lui. Il s'est fracturé la colonne vertébrale, et fut tué du coup.

Guy se mordait la lèvre.

Une question lui brûlait la langue, et il n'osait la poser à brûle-pourpoint.

Il tenta de faire le tour...

– Il était jeune lui aussi, le mari ?

– Assez, cinq ans plus vieux que la señora, qui

avait dans le temps une trentaine d'années.

– Quand mourut-il ? Le jour, le soir ?

– La nuit. Il descendait à la cuisine se préparer une potion. Il avait un rhume, et ne pouvait dormir. Il a réveillé sa femme pour lui dire qu'il descendait au premier étage, et quelques minutes plus tard elle a entendu son cri et le bruit de sa chute.

– Ah ?

– Oui. Et elle l'a trouvé mort au pied de l'escalier.

– Aucun témoin ?

– Non.

– Et la señora ne fut pas inquiétée ?

Le gérant sourit.

– Je comprends ce que vous voulez dire. Vous voulez savoir si elle a été soupçonnée de meurtre...

– Oui.

Voilà, la question était posée.

Apparemment sans conséquences fâcheuses, car Clément Dorbin ne semblait pas offusqué.

Il s'approcha de la table.

– À dire franchement, il y eut des potins, des ragots de cuisine. Mais n'ayant aucune preuve contre elle, ou pour elle... la police ne l'inquiéta pas.

– Pour elle ?

– Évidemment. La police ne pouvait pas plus prouver qu'elle était coupable qu'elle pouvait prouver son innocence.

– Ah, bon !

– Elle a hérité des millions, et la voilà riche et veuve. Libre surtout. Son mari était très jaloux, très possessif. Elle peut maintenant vivre complètement libre.

Guy posa son verre sur la table.

– Et, monsieur Dorbin, dites-moi comment vous savez toutes ces choses ?

Dorbin sourit.

– Votre question est de bonne valeur. Je suis

gérant ici depuis cinq ans, avant ça, je demeurais à Castelblanco, où demeurait la Señora Rios et son mari, où elle demeure encore. J'ai eu connaissance de toute l'affaire.

– Je comprends.

– Quelques temps après, je venais travailler ici, et la senora Rios devenait une cliente assidue. Nous avons souvent causé ensemble, et ce que je ne savais pas, elle me l'a appris.

Guy approuva de la tête.

– Je vois.

Guy examinait son compagnon.

Dorbin était petit, mince, les cheveux noirs très lisse, de cet âge indéfinissable des hommes qui passent beaucoup de temps à leur toilette.

C'était surtout les yeux de Dorbin qui fascinaient Guy.

Des yeux extrêmement mobiles, noirs, furtifs. Les yeux d'un renard.

Guy se dit que cet homme n'avait aucun scrupule, et accomplirait n'importe quoi pour

arriver à ses fins...

Il catalogua ses impressions.

« Le temps écoulé entre les coups de feu. »

« Le temps mis entre le dernier coup de feu et la sortie dans le corridor des multiples habitants de l'étage. »

« Le lien entre Paquita Rios et Clément Dorbin. »

« Le mystère au sujet de la location de la chambre. »

« Qu'est-ce que Dorbin espérait gagner en cachant à Guy que la chambre était louée en permanence... »

Puis l'idée lui vint...

Une chambre louée en permanence, cela veut dire que le client garde sa clé.

Donc cette histoire de la clé que prend la señora quand elle arrive ne tient pas debout...

Donc la señora avait accès n'importe quand à cette chambre..

Hier soir, par exemple, et ce midi...

Guy regarda Dorbin dans les yeux.

– La victime, l’homme qui a été tué, vous ne l’avez jamais-vu ?

Dorbin se troubla visiblement.

Mais il affirma avec une fausse conviction :

– Non, non ! Je ne le connais pas.

Guy se dit en lui-même.

« Toi, mon jeune homme, tu le connais l’individu, mais ça ne se passera pas comme ça... On va voir ce qu’on va voir... »

À ce moment, le lieutenant de police entra dans le bar.

Il marcha rapidement vers le gérant Dorbin et Guy... en louvoyant à travers les tables.

– Je voulais vous voir tous les deux.

Le gérant se leva, offrit un siège au policier.

– Une consommation ?

Le policier approuva.

– Chicha et soda... Voici, nous avons, je crois, identifié la victime là-haut.

Dorbin était pâle. Guy le surveillait du coin de l'œil.

– Vous l'avez identifié ? Qui est-il ?

– Eliseo Panar, un portugais de Sao Paulo, au Brésil. C'est un marchand de tableaux.

Guy Verchères éleva la voix.

– Que diable allait-il faire dans cette chambre ?

Le policier leva les épaules.

– Je ne sais pas. Le meurtrier l'avait dépouillé de tous ses papiers. Mais en dedans d'une poche, on avait cousu une carte d'identification. C'est comme ça que nous savons qui il est.

Guy demanda, d'un air distrait :

– C'est tout ce que vous savez de lui ?

Le policier se prit un petit air satisfait.

– Non, ce n'est pas tout. J'ai téléphoné chez lui, là-bas. On me dit qu'il était venu à Cristobal rencontrer la señora Rios. Un achat de tableaux.

Guy se leva.

– Vous allez m’excuser, je dois m’absenter. Je vous retrouve ici dans dix minutes, messieurs.

Dorhin se leva aussi.

– C’est regrettable, monsieur Verchères.

Guy fit un geste résigné.

– C’est un devoir très important que j’ai à remplir...

Et il s’éloigna.

Il avait vu passer, devant la porte du grill et se dirigeant vers le comptoir où l’on s’enregistre, une jeune femme répondant à s’y méprendre à la description faite par Dorbin de la jeune veuve Rios.

En plus de cette coïncidence, la jeune femme que Guy voyait n’était nulle autre que celle entrevue la veille devant la suite où le crime avait été commis.

Cette jeune femme qui entra dans la suite comme Guy sortait de sa chambre, la veille au soir.

Guy se pressa donc de sortir du bar.

Il voulait être plus près quand la femme s'adresserait au comptoir.

Heureusement, comme il était placé, face à la porte, Dorbin et le lieutenant de police ne pouvaient voir dans le lobby.

Guy sortit et s'approcha du comptoir.

D'un pas nonchalant...

Le commis répondait à la cliente.

Guy était à trois pas.

– Madame ?

– Je veux ma chambre.

– Ah, Señora Rios ?...

– Oui.

– Je regrette, madame...

– Comment, vous regrettez ?

– Votre chambre... Nous ne pourrions vous laisser occuper votre suite habituelle.

– Non ? Et pourquoi ?

Le ton était criard, et la voix désagréable.

Guy détailla la jeune femme.

Très jolie, très élégante... Mais il y avait quelque chose qui ne marchait pas... quelque chose qui clochait. Comme si la personnalité...

– Pourquoi ne puis-je avoir ma suite ?

– Il y a eu... enfin, nous ne pouvons pas, madame. Je ne puis vous donner beaucoup de détails, mais un crime a été commis, et votre suite est sous scellés. Nous pouvons cependant vous donner une autre suite, à l'étage inférieur.

Paquita Rios tapa son petit pied.

– C'est intolérable !... Mais enfin, puisqu'il le faut...

Et elle signa le registre, pendant que deux porteurs s'avançaient, prêts à s'emparer du bagage de la jeune femme.

Quand elle eut signé, elle fit un signe impératif à son escorte de porteurs, et la petite caravane se dirigea vers l'ascenseur.

Guy Verchères, pensif, regarda aller la jeune femme.

Fière et droite, impérieuse, farouchement belle...

Et les idées se malaxaient dans son esprit.

Il ne voyait pas encore clair dans la situation.

Mais il croyait tenir un bout du fil...

Et toujours cette pensée qui lui hantait le
cerveau...

Toujours cette pensée horriblement proche,
mais qui ne voulait pas se préciser.

Cette petite lueur qui était la solution... toute la
solution...

V

Il revint vers le bar.

Qu'y avait-il de différent entre la chambre la première fois qu'il y était entré pour trouver le cadavre, et la deuxième fois, avec les policiers ?

Guy secoua les épaules, comme pour chasser ce qui s'y était perché...

Dorbin sortait du bar, en compagnie du lieutenant de police.

– Tiens, monsieur Verchères, nous vous croyions disparu pour toujours...

Et Dorbin riait de son petit rire faux de fonctionnaire poli.

Il rejoignit Guy.

– Venez à mon bureau, nous pourrions continuer à causer, je n'ai rien à faire...

Le ton de sa phrase, plus que les mots eux-mêmes, éveillèrent une alarme à l'âme de Guy.

Il avait dû mal jouer son jeu, et Dorbin se doutait que Guy faisait une enquête privée...

La visite au bureau aurait-elle pour but de faire parler Guy ?

C'était possible.

Guy le suivit.

Le bureau était une pièce moyenne, meublée d'un pupitre encombré de papiers, de deux chaises confortables, de deux chaises à dos droit, et d'un classeur en acier.

Quelques aquarelles de bon goût ornaient les murs.

L'occupant de ce bureau était un connaisseur, car les deux aquarelles et les trois gouaches accrochées étaient signées de grands noms.

Guy les remarqua.

Et Dorbin déclara, en voyant les regards de Guy :

– Oui, ce sont des tableaux que j'ai choisis moi-même.

Et toujours Guy entrevoyait se dérouler le

chemin de la solution... Un long chemin, mais de moins en moins raboteux.

Un marchand de tableaux... un suspect – du moins, un qui semble suspect – dont les goûts raffinés en matière d'art sont très évidents...

Et que venait faire la señora Rios là-dedans ?

Et Dorbin ?

Dorbin surtout.

Pourquoi Dorbin et Rios ?

Pourquoi la victime ?

Guy Verchères s'installa dans une des chaises à dossier recourbé.

Sur le pupitre, par-dessus un tas de papiers, un disque de phonographe attira l'attention du gentleman-cambrioleur.

– Vous êtes aussi un amateur de musique, monsieur Dorbin.

Dorbin hésita un instant.

– Oui... hum, c'est à dire que je m'intéresse un peu à la musique.

Guy se pencha et prit le disque.

C'était un disque en résine teintée bleu royal.
Un disque de marque Victor, étiquette rouge.

Et en prenant ce disque entre ses mains, Guy vit la lumière.

Il comprit, il saisit au vol l'idée évasive qui ne voulait pas se préciser.

Elle lui apparut clairement.

Il comprit tout...

Il ne lui restait, en somme, qu'à prouver un mobile.

Et il se souvint de l'apparence de Paquita Rios...

Ce serait ÇA le mobile ?

Guy regarda Dorbin avec une indulgence mêlée de pitié...

– Monsieur Dorbin, alors que le crime fut commis, où étiez-vous ?

Dorbin balbutia et bredouilla...

– J'étais ici, dans mon bureau...

Et il eut du soulagement dans les yeux.

– Mon maître-d'hôtel peut le prouver, et ma secrétaire aussi, car ils étaient tous deux avec moi...

Guy sourit.

– Merci, monsieur Dorbin. Je suis soulagé. Je n'aurais pas voulu vous soupçonner de ce crime...

Dorbin devint rouge.

– Vous avez du culot, vous ! De quel droit vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas. Si j'ai à répondre à des questions, je puis y répondre à la police, mais certainement pas à vous.

Dorbin était loin de connaître la vie aventureuse de Guy Verchères, pour parler comme il le faisait.

Guy haussa les épaules.

– Je ne vois pas en quoi ça devrait vous offusquer !

– Je ne m'offusque pas. Je trouve simplement étrange le ton sur lequel vous posez vos

questions.

Mais Guy étendit une main calme.

– Écoutez, vous êtes nerveux, vous vous montez pour rien... J'ai cédé à de la curiosité, tout simplement.

Dorbin s'épongea le front de nouveau.

– Excusez-moi, monsieur Verchères, je suis en effet bien nerveux.

Verchères le rassura :

– Je vous en prie, je comprends ça... Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je monte à ma chambre.

VI

Dorbin l'excusa.

Guy Verchères sortit du bureau du gérant, et se dirigea à grands pas vers l'ascenseur.

En grim pant les huit étages, il demanda au préposé :

– Dites-moi, la señora Rios est changée de chambre, maintenant ?

– Oui, monsieur.

– Savez-vous le numéro de sa nouvelle suite ?

– Certainement. C'est 7087, au septième.

– Merci.

– Voulez-vous aller au septième ?

– Non. Au huitième, si vous pouvez arrêter maintenant.

– Oui, la circulation est rétablie. Je peux vous y arrêter.

– Très bien, merci beaucoup.

Au huitième, Guy se dirigea en vitesse à sa chambre.

Il verrouilla la porte, et s'installa au téléphone.

– Je veux parler à Castelblanco, mademoiselle.

Moins de cinq minutes plus tard, Guy Verchères causait avec le curé de Castelblanco.

– Ce que je veux, ce sont des renseignements sur la señora Paquita Rios y Peron.

– Je ne sais pas si...

– Je comprends vos hésitations. Mais mes questions sont d'un ordre tout à fait public. Je ne vous demanderai rien de confidentiel. Je ne connais pas cette personne, et je cherche tout simplement à en savoir plus long sur sa vie publique. Et surtout ceci. Lorsque son mari est mort, s'est-il opéré un grand changement dans la vie de la señora ?

– Oui, dit le curé. Pas immédiatement, cependant. Elle fut triste pendant quelques jours, puis ensuite elle s'est achetée des toilettes, et elle a fait grande vie.

– Elle n’était pas comme ça auparavant ?

– Non.

– À part ça, rien de bien spécial ?

– C’est à peu près tout. Mais ce changement n’a pas été graduel. Du jour au lendemain, elle est devenue mondaine, exaltée, coquette... Elle qui était si bonne et si douce. Je n’aurais jamais cru un tel changement possible...

– Un tel changement, n’est-ce pas ?

– Oui, assez pour que j’aie peine à la reconnaître.

– Une autre question, padre, est-elle plus maigre ou plus grasse qu’auparavant ?

– Je ne sais vraiment pas... Mais maintenant que vous me le demandez, je crois bien qu’elle est plus grasse qu’auparavant.

– Merci beaucoup, merci infiniment.

Guy raccrocha, et demanda de nouveau à parler à Castelblanco.

Cette fois au gérant de la banque.

– La señora Rios fait-elle encore affaire avec

vosre banque ?

– Certainement.

– Aucun changement notable depuis la mort de son mari ?

– Non. Excepté que dès le lendemain de la mort, elle a commencé à faire affaire par l'entremise d'un avocat. Nous avons une procuration d'elle autorisant cet homme à retirer des chèques sur son compte, et à l'administrer.

– Bon. Je vous remercie.

Il raccrocha et demanda de nouveau Castelblanco.

Cette fois c'était au bureau du téléphone.

– Vous habitez une ville assez restreinte. Vous y devez connaître tout le monde.

– Qui parle ?

– La police de Cristobal.

– Ah, bon... Oui, je connais pas mal tout le monde.

– Bon. Vous êtes justement la personne à qui je désire parler.

– Dites ce que vous avez à dire.

La voix était celle d'une femme d'un certain âge.

Une vieille fille, probablement.

– Je veux savoir deux choses. D'abord, avez-vous eu connaissance qu'après la mort de Rios, le mari de Paquita Rios, celle-ci ait fait accomplir quelque changement, si petit soit-il, à sa résidence ?

Il se fit un silence à l'autre bout de la ligne.

« Elle réfléchit à sa réponse », songea Guy Verchères.

Puis le silence fut rompu.

– Oui, je me souviens de quelque chose. Felipe Botaya, un ouvrier local, travailla durant quatre jours dans la cave de la résidence.

– Vous souvenez-vous de ce qu'il faisait ?

– Une cave à vin. Un caveau.

– Et il n'a remarqué rien de spécial ?

– Non... non... Pourquoi demandez-vous ça ?..

Qu'est-il arrivé ?

– Rien. Une investigation de routine.

Et Guy pensait en lui-même :

« Si tu es assez naïve pour gober ça, cette explication-là, tu l'es plus que moi. »

Mais il finit en vitesse, et raccrocha de nouveau.

Ça marchait.

Il avait les éléments de sa cause...

Il restait des petites ficelles à nouer pour faire le gros câble.

De nouveau Guy Verchères téléphona à Castelblanco.

Il demanda le chef de police.

– Je suis le lieutenant Ortona, de la police de Cristobal. Avez-vous une copie des empreintes digitales de señora Paquita Rios y Peron ?

– Certainement. Nous avons les empreintes de tous nos citoyens. Pourquoi voulez-vous celles-ci ?

– Nous cherchons à identifier la victime d'un accident. Quelqu'un prétend que c'est elle... Nous

voulons vérifier.

– Bon. Oui, nous pouvons vous fournir une photo de ces empreintes.

– Dans combien de temps peuvent-elles être ici ?

– Par le courrier ?

– Non. Par messenger spécial.

– Dans une heure environ...

– Envoyez-les.

– Aux quartiers-généraux de la police ?

– Non, nous sommes dans une suite de l'hôtel Grande, sur la calle Florès. Expédiez ici, au numéro 8097. Je les attends au plus tôt.

– Certainement.

Et durant une heure, Guy Verchères arpenta sa chambre, attendant impatiemment le messenger. Puis on frappa à la porte.

C'était l'homme.

Guy n'ouvrit pas complètement.

Il tendit le bras et reçut l'enveloppe.

Un policier en uniforme avait servi de messenger.

– C'est tout ? Dois-je attendre une réponse ?

– Non. C'est tout, merci.

Et le messenger s'en alla.

Très précieusement, Guy mit l'enveloppe dans sa poche de veston, et reprit ses réflexions.

Il comprenait assez bien toute la machination du crime.

Il en comprenait moins bien le mobile.

Ce qui le tracassait aussi, c'était que toutes ses déductions n'étaient que pures théories. Il pouvait fort bien se tromper.

Il lui restait quelques détails à mettre à jour.

Et ces détails devenaient les plus importants chaînons de la chaîne.

Sans eux, nulle preuve possible, ou même probable.

Il nota, sur un papier, l'essence de ses déductions.

Et toujours, quand il arrivait au mobile, il ne le comprenait pas.

Il décida de téléphoner au lieutenant Ortona, de la police...

– Lieutenant, c’est Guy Verchères. J’aimerais vous poser une question. La réponse pourrait peut-être m’aider à vous donner un coup de main, dans cette affaire. Lorsque vous avez téléphoné au Brésil, à Sao Paulo, est-ce qu’on vous a dit ce que venait faire Panar à Cristobal, et quel était le but de sa visite à la señora Rios ?

Le lieutenant fit des petits sons d’importances, à l’autre bout de la ligne.

– Oui, on me l’a dit. C’est assez simple. Deux fois par année, Panar venait ici rencontrer la señora Rios. Il était à vendre la magnifique collection de peintures dont elle avait hérité... De peintures et d’objets d’arts. Ils se rencontraient ici pour mettre leurs comptes à jour.

– Et depuis combien de temps cela dure-t-il ?

– Depuis deux ans.

– Il en a vendu beaucoup ?

– Il venait prendre livraison de la dernière série, vendue d'avance à un américain. Vendue et payée d'avance.

– Vous n'avez rien dit de ces choses à qui que ce soit ?

– Non.

– Et vous êtes bien sûr qu'il venait pour la dernière fois ? Que tout a été vendu ?

– Oui. Il ne reste plus que des toiles sans grande valeur...

– Ah ?

– Les principales pièces ont été écoulées sur le marché américain.

– Bon. Alors, écoutez-moi. Vous allez garder ceci pour vous. Précieusement. Vous n'en soufflerez mot à personne.

– Pourquoi ?

– Vous allez voir. Je crois que je vais bien vous aider, et je vous assure que vous pourrez en prendre tout le crédit.

Il referma l'appareil d'un geste triomphal.

Si son flair ne le trompait pas, quelque chose allait se produire d'une journée à l'autre, et alors le criminel, inconsciemment, se démasquerait.

Guy plaça un autre appel longue distance.

Encore à Castelblanco.

– Y a-t-il plus d'un notaire ou d'un avocat dans votre ville, mademoiselle ?

– Non, seulement un avocat.

– Sonnez-le, je voudrais lui parler.

Une voix douce et bien timbrée sonna aux oreilles de Guy.

– Je suis de la police de Cristobal. Je désirerais des renseignements sur le testament laissé par Señor Rios, à sa mort...

– Si je puis vous les donner, je le ferai avec plaisir.

– Sa femme était la bénéficiaire ?

– Oui.

– Sans condition aucune ?

– Une seule condition. Elle jouit des capitaux

liquides, et des valeurs de Bourse en portefeuille. Elle n'a aucune jouissance des immeubles, autre que celle de l'habitation.

– Quel est le montant de la fortune liquide ?

– Un million.

– Les immeubles ?

– Environ trois millions.

– Et le résidu ?

– Il y a un million et demi en stocks de corporations et de compagnies. Ces valeurs, faisant partie du capital-action, et représentant des directorats dans ces entreprises, ne sont pas considérées comme valeurs de Bourse, et ne peuvent donc être touchées par la veuve.

– En définitive, il reste l'argent liquide et la collection.

– Il reste seulement l'argent liquide.

– Mais la collection ?

– Paquita Rios ne peut pas y toucher. À sa mort, la collection retourne au musée national.

– Ah ?

– Oui.

– Et la collection est-elle assurée ?

– Évidemment. À sa pleine valeur, environ deux millions.

– Qui est l'exécuteur testamentaire ?

– C'est moi, monsieur.

Guy Verchères sourit.

– Je me demandais aussi comment vous en saviez si long sur les affaires de Paquita Rios.

Puis il prit congé, et remit l'appareil de téléphone en place.

La journée avait été fructueuse.

Peu à peu, avec lenteur, mais avec précision, l'écheveau se démêlait...

Et si l'intuition de Guy Verchères s'avérait correcte, les gens de la république de Panama auraient une grande surprise.

VII

Le soir même, vers la fin de l'après-midi, alors que Guy, attendant les développements, grillait une cigarette dans le grand lobby, les journaux criaient la nouvelle.

On parlait du meurtre.

Mais on parlait surtout d'autre chose.

On parlait de la collection volée.

On disait :

« Vol formidable d'une audace inouïe ! »

Une collection de tableaux, propriété de Señora Rios y Peron a été volée. La plupart des toiles de maîtres ont été apportées par les voleurs. Le vol est estimé à deux millions. Señora Rios avoue ne pas comprendre comment et quand le vol fut commis.

Guy comprenait, lui.

Il descendit à la hâte les quelques marches menant du lobby de l'hôtel au trottoir.

– Taxi ! Taxi !

Aux quartiers-généraux, le lieutenant Ortona le reçut avec un œil sur l'horloge.

– Je suis très pressé. Un rendez-vous important pour le souper.

– Vous n'êtes pas si pressé que vous ne puissiez entendre ce que j'ai à vous dire...

– Je vous donne cinq minutes.

– Je vous apporte la solution du crime, dit Guy.

– Oui ?

– Oui. Je vous expliquerai plus tard. Pour le moment, contentez-vous de faire ce que je vais vous conseiller.

– Je vais essayer, monsieur Verchères.

– Rendez-vous à l'hôtel Grande. Visitez la

chambre de la Señora Rios y Peron. Vous allez trouver là, dans les bagages de Paquita Rios, un revolver muni d'un « silencer », un étouffoir qui empêche le son de se propager. Vous allez trouver aussi, dans une valise, plusieurs toiles de maître provenant de la collection Rios. Vous allez prendre les empreintes de cette femme, et vous apprendrez ainsi qu'elle n'est pas la señora Rios. C'est une fraude monumentale, mêlée de meurtre.

« Si vous fouillez le bureau du gérant de l'hôtel, vous allez trouver de la correspondance avec Panar, et vous trouverez aussi un disque. »

« Ce disque, malgré son étiquette Victor, n'en est pas un. Les disques Victor sont en résine noire. Celui-ci est en résine bleue. »

« Arrêtez-le, et revenez ici avec eux. Je parlerai ensuite... »

– Mais je ne puis faire ça, je n'ai aucune preuve contre eux...

– J'ai les preuves moi. Je veux les confronter avec ce que je sais.

– Très bien. J'y vais... Mais il vaut mieux pour

vous être certain de ce que vous avancez.

Et le lieutenant partit en vitesse, accompagné de son escouade vers le logis de Dorbin, son bureau, et la chambre de Paquita Rios.

VIII

Moins d'une demi-heure plus tard, Guy Verchères, assis dans le bureau du lieutenant Ortona, vit arriver celui-ci, flanqué de Dorbin, de Paquita Rios, et de trois policiers chargés de bagages et d'objets divers.

Ortona était souriant.

– Voilà, monsieur Verchères. J'ai trouvé ce que vous me disiez. J'espère maintenant que vous avez raison, et que nous ne faisons pas fausse route.

Dorbin s'exclama :

– C'est un outrage ! Je protesterai auprès de mon consul !

Verchères se mit à rire.

– Proteste, vieux frère, et vois ce que ça va te rapporter.

Paquita Rios, de son côté, déversait des flots

de pur castillan qui ne devaient pas être suivant toutes les règles de la morale, car Ortona était rouge.

Mais Verchères cria plus fort qu'elle.

Et finalement put se faire comprendre.

– Je vais vous résumer cette affaire en vingt phrases, dit-il, et vous allez vite comprendre...

(Verchères s'adressait surtout à Ortona).

– Paquita Rios, d'abord. Je ne sais qui elle est vraiment. Ses empreintes le révéleront probablement. Il y a quelques années, elle est allée à Castelblanco. Dorbin l'a aperçue, et comme elle était un sosie parfait de la vraie Paquita Rios, Dorbin a conçu son plan. Il en a fait part à la jolie jeune fille, et elle a consenti. Paquita Rios, la vraie, a été assassinée. Vous trouverez son cadavre dans la cave, sous un caveau à vin. Le señor Rios a été jeté en bas de l'escalier. Probablement le même soir. Vous connaissez les détails de cette affaire.

« Immédiatement après le meurtre, Paquita Rios, la fausse, pensa hériter. Mais le testament

était drôlement fait, et elle ne reçut qu'un pauvre million. »

« Ce n'était pas du goût de l'aventurière. D'autant plus que le reste de la fortune était sous tutelle d'un exécuteur... Elle était désespérée. Et ce qui compliquait les choses, c'est qu'elle dut confier le soin d'administrer les affaires à un avocat, même les affaires de banque car elle n'osait pas apposer sa signature, entièrement dissemblable de celle de la vraie Paquita, à tous les papiers nécessaires. »

« Dorbin, commis dans un hôtel de Castelblanco, décida que le meilleur moyen, c'était de subtiliser petit à petit l'imposante collection de peintures, de l'écouler sur les marchés interlopes, puis de réclamer ensuite l'assurance. »

« Panar, la victime, servit ces fins. Dorbin s'en vint ici, à Cristobal, s'engagea comme gérant à l'hôtel Grande. À périodes fixes, Paquita Rios venait à Cristobal, apportant avec elle deux ou trois ou quatre des tableaux de la collection. Des Rubens et des Da Vinci, des Matisse et des

Gauguin. »

« Panar la rencontrait ici, et, ni vu ni connu, repartait avec les tableaux. Je ne sais comment il les passait en contrebande, ni comment il les transportait. Il s'en chargeait, en tout cas. Et je crois que si vous consultez le livre de banque de Dorbin, vous allez trouver des montants considérables, payés en chèques tirés sur une banque brésilienne... »

« Et maintenant venons au meurtre lui-même. Je n'en connais pas le mobile exact. Il a pu y en avoir une demi-douzaine. Quoi qu'il en soit, Panar a été assassiné. Par Paquita et Dorbin. Ici encore je ne sais exactement comment. Panar est entré dans cette chambre de bonne foi, et il est entré dans un piège préparé d'avance. Il y a déjà quelques temps que le crime était prêt. »

« Paquita est arrivée en ville avant-hier, mais ne s'est montrée ici qu'aujourd'hui. Hier soir, elle est entrée dans la suite. Je l'ai vue, et je puis le jurer. Panar devait la rejoindre là. Dorbin est monté. Ils ont longuement discuté. »

« Puis, Panar s'est couché. Paquita est partie.

Ce matin, vers onze heures, elle est revenue, et Dorbin est monté à la suite. Panar les attendait. Dorbin avait un pistolet muni d'un silencieux. Il a tiré Panar. Puis ils ont installé leur petit truc... Leur petit truc était assez simple. Ortona, vous avez trouvé un disque ? »

– Oui. Le voici.

– Si vous faites jouer ce disque, vous allez vous rendre compte que c'est l'enregistrement de deux coups de feu. Le pick-up du phonographe a dû être arrangé avec un déclic quelconque. Je pourrais en imaginer dix qui fonctionneraient parfaitement, avec un réveille-matin, par exemple, ou avec une chandelle qui brûlerait durant deux heures. À l'heure dite, durant la sieste, les coups de feu ont éclaté. »

« Tout le monde s'est précipité, moi le premier. Nous avons découvert, finalement, le cadavre de Panar. Dorbin avait un alibi parfait, et je suis certain que notre amie Paquita, au vrai nom inconnu, en a un aussi... Mais à l'examen, le phonographe révélera probablement quelque chose... C'est à savoir... »

« Et vous voudriez savoir comment j'ai tout découvert ? Très simple. Je me suis souvenu que le phonographe était ouvert quand je suis entré avec Dorbin. Un gros phonographe électrique. Et il était fermé quand je suis entré avec vous, Ortona... Et j'ai vu le disque sur le pupitre de Dorbin... Dorbin, vous avez oublié une chose... Un disque Victor, étiquette rouge, est en résine noire, et JAMAIS bleue. Quand à vous, Paquita, vous ne sembliez pas avoir l'habitude des millions. Vous étiez une fille de la rue montée trop haut pour son éducation. Et ça m'a donné l'idée qu'il y avait deux Paquita... Ensuite, Dorbin, pour me faire croire que Paquita n'aurait pu entrer sans passer par le desk, en bas, m'affirma qu'elle était pensionnaire occasionnelle, quand le registre l'indiquait comme pensionnaire permanente. »

« Tout ça, et de nombreux téléphones longue distance à Castelblanco... Et je vous assure, Ortona, que vous avez pincé une jolie paire. Je vous conseille d'aller là-bas voir ce qui en ressort... »

Ortona approuva de la tête.

– Je crois l’histoire bien plausible. De nombreux papiers trouvés dans le pupitre de Dorbin confirment vos explications.

– Quels étaient ces papiers ?

– Des chèques, des entrées de comptabilité, des factures de messageries. Enfin, beaucoup de choses. Et surtout la copie de la correspondance échangée entre Dorbin et Panar. Vous avez bien raison... D’ailleurs, la réclamation d’assurance faite par Paquita Rios est suffisante pour appuyer vos déductions. Ce que j’ai trouvé aussi qui vous intéressera, c’est l’état-civil de la fausse Paquita. Ses papiers... C’est une fille de rue de Santiago de Cuba, Lotita Alvarez.

La fausse Paquita bondit comme une furie.

– Dorbin, tu as gardé ces papiers ? Je t’avais dit de les détruire.

Ortona la cloua sur sa chaise.

Dorbin, tête baissée, ne disait rien...

– Tu as tout gâché, avec ta négligence. Si l’on n’avait pas trouvé de papiers, nous serions libres

aujourd'hui.

Guy Verchères souriait.

– Ainsi vous avouez ?

– Certainement. J'ai été entraînée, Dorbin m'a montré le mal. C'est sa faute !

– Vache, cria Dorbin. C'est ainsi que tu te défends ? C'est toi qui a proposé toute l'affaire. Et moi je suis tombé dans le panneau. Toi et ta soif insatiable d'argent !

Voyant que les deux s'accusaient ainsi, Guy se leva.

– Ils sont à vous, Ortona, faites-en ce que vous voudrez... !

Cet ouvrage est le 561^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.